

églises auxquelles le Voyant de Pathmos adresse ses recommandations en lui reprochant sa tiédeur. Elle s'enorgueillissait de sa prospérité matérielle, et Dieu lui conseille d'acheter de l'or purifié pour s'enrichir, des vêtements blancs pour s'habiller et du collyre pour mieux voir. Paul lui avait adressé une lettre qui ne nous est pas parvenue. Il recommande, en effet, aux chrétiens de Colosses de faire tenir celle qu'il leur écrit à l'Église de Laodicée, qui, de son côté, leur communiquera celle qu'elle a reçue elle-même. Dès l'origine, un intense courant de vie religieuse s'était donc établi dans toutes ces villes de l'Asie Mineure. Des bases de colonnes encore en place marquent les rues où passèrent les glorieux représentants de la génération apostolique, et le vieil amphithéâtre romain a vu couler le sang des martyrs.

C'est à cinq kilomètres de Khonas, sur le Lycus, tributaire du Méandre, que sont les ruines de Colosses, patrie de Philémon et d'Onésime, d'Épaphras et d'Archippe, collaborateurs et amis de Paul. Il ne reste de cette grande ville, classée dans Pline parmi les plus célèbres de la Phrygie, que des marbres épars, des colonnes brisées, un théâtre et quelques grands édifices dont on ne peut préciser la destination. Pas un être vivant n'habite ces lieux affreusement désolés, et les morts seuls semblent, dans la vaste nécropole, garder encore leur antique cité.

Hiérapolis, aujourd'hui Pambouk-Kalessi, sur une colline et dominée par une montagne, est un

des sites les plus intéressants de toute l'Asie. On l'appela la Ville sainte parce que la terre y semblait travaillée par les divinités de l'enfer. Les eaux qui y coulent sont tellement chargées de substances crétaées, qu'elles forment sur les roches des stalactites semblables à une cascade immobile. Une grotte d'où l'acide carbonique s'exhale en abondance, comme de celle du Chien aux environs de Naples, était pour les anciens une des bouches du royaume de Pluton. On y admire encore les ruines du temple consacré à ce dieu. Il y eut à Hiérapolis deux théâtres, dont l'un, celui qui est vers le levant, était particulièrement remarquable. Ses sièges de marbre blanc et les belles portes du proscenium font l'admiration des voyageurs. La vieille église, dont quelques ruines subsistent vers le couchant, fut peut-être celle du bon évêque Papias, cet auditeur attentif des hommes apostoliques qui, à en croire Eusèbe, recueillit avec plus de zèle que de sens critique tout ce qu'on disait du Maître, et écrivit en cinq livres, qui ne nous sont pas parvenus, l'*Exposition des discours du Seigneur*. Ici prêchèrent l'évangile Philippe le diacre et ses filles, vierges et prophétesses, dont il est question au livre des Actes. On l'a confondu mal à propos avec Philippe l'apôtre. L'activité religieuse que la tradition primitive attribue à ses filles prouve bien la part glorieuse que les femmes prirent à la propagation du christianisme. Un arc triomphal est resté debout sur la route. Sous les colonnades des thermes que l'on visite vers le sud, au pied du Plutonium,

Épictète, attendant au bain son maître Épaphrodite, affranchi de Néron, formula peut-être devant quelques auditeurs désœuvrés ses premières maximes et le précepte qui les résume : *Abstiens-toi, résigne-toi*. Coïncidences singulières ! ce philosophe, dont les maximes rappellent si souvent celles de l'Évangile, vivait au temps même de saint Paul, et dans un milieu où la parole divine avait été annoncée par plusieurs disciples dont le plus actif, Épaphras, ou Épaphrodite, portait le nom même du maître qu'Épictète servait. En outre Épictète fut enveloppé dans la persécution de Domitien contre le christianisme, et obligé de se retirer à Nicopolis, en Épire, vers l'an 90. On voit dans la Gérousia ou Sénat un escalier monolithe très curieux. Les édifices d'Hiéropolis étaient couverts non de tuiles ou d'ardoises, mais de blocs de pierre taillés en gouttières. La nécropole abonde en intéressantes inscriptions.

Et nous n'avons pas vu cela ! Et nous étions sur la route ! Et nous avions deux et trois jours à y dépenser ! Je m'en prends à tout le monde, et surtout à moi-même, car devant plus tard écrire l'histoire des hommes apostoliques, il m'importait d'avoir vu de près ces lieux où ils ont vécu. Volontiers je sacrifiais Pergame et Thyatire ; mais sur l'autre tronçon de voie ferrée, Philadelphie ou Alascheir, la *Ville blanche*, au pied des dernières pentes du Tmolus, n'occupe-t-elle pas, avec ses murs rectangulaires et ses tours rondes, la place de la cité louée dans l'Apocalypse pour sa fidélité

et sa patience ? On y montre trois arceaux de construction romaine, ruines gigantesques d'une église dédiée à saint Jacques.

Sart, au milieu de ses collines, semblables tantôt à d'immenses obélisques, tantôt à des châteaux crénelés, n'est-elle pas l'ancienne Sardes, capitale de la Lydie, que Cyrus enleva à Crésus, son dernier roi ? Le vieux temple de Cybèle ou de Jupiter Olympien, aussi ancien qu'Alexandre, ne méritait-il pas d'être visité avec ses deux colonnes ioniennes de vingt mètres de haut, qui s'enfoncent peu à peu dans la terre tout en restant debout ? On ne l'a pas encore fouillé. Nous aurions cherché des paillettes d'or dans le Pactole, que l'on traverse sur une planche au milieu des prairies. C'est à l'ange de Sardes que le Voyant disait : « On croit que tu es vivant, et tu es mort. » Les mœurs des Lydiens étaient déplorables. D'importants débris marquent la place d'un gymnase d'après les uns, d'une basilique d'après les autres. Au versant de la montagne où fut l'acropole, on voit les restes d'un théâtre, la place du stade et de deux églises consacrées, l'une à la Vierge, et l'autre à saint Jean.

Magnésie du Sipyle, près des hauteurs abruptes, ville turque d'une part et grecque de l'autre, vieille et neuve, au milieu de ses bosquets, ne se trouvait-elle pas sur cette même route ? Il fallait voir à côté d'elle la statue, fruste mais grandiose, de Niobé, la pauvre mère qui vit périr ses sept fils et de ses sept filles sous les flèches d'Apollon et de Diane,

les deux jumeaux de Latone méprisée. Jupiter l'avait changée en ce bloc de marbre sous lequel elle pleure encore :

Et lacrymis etiam nunc marmora manant.

N'est-ce pas au versant de l'Hermus, à Nymphio, que sont les deux stèles de Sésostris mentionnées par Hérodote? Et M. Vigouroux ne m'a pas dit : « Il faut marcher! » Décidément je n'y comprends plus rien, et, tout en m'asseyant à la table hospitalière de Smyrniotes très français, spirituels et aimables, comme leur fille et leur sœur d'Antioche, M^{me} Potton, je suis triste. Les gracieusetés de tous ne me font pas oublier que je suis mécontent de moi-même.

Nous sommes allés aux bains de Diane. Un homme mal élevé nous en a refusé l'entrée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les déesses ne s'y baignent plus. Ils sont transformés en une vulgaire papeterie. Le ruisseau limpide qui s'en échappe n'a jamais été le Mélès d'Homère.

Des filles de Saint-Vincent-de-Paul, que nous avons visitées, nous ont fait apprécier les œuvres dont elles s'occupent. C'est par un des chemins à travers lesquels notre landau nous promène, qu'au temps de Marc-Aurèle, Polycarpe lié sur un âne était conduit à Smyrne par les émissaires du proconsul Quadratus. L'Irénarque vint à passer, et, prenant l'évêque sur son char, il voulut le déterminer à immoler aux faux dieux et à ap-

peler César son Seigneur. « Vous me conseillez le mal, dit l'auguste vieillard, et je ne saurais vous entendre. » A ces mots l'Irénarque le poussa brutalement et le jeta à terre. Blessé à la jambe, Polycarpe se rendit quand même à l'agora, où Quadratus et le peuple l'attendaient. « Maudis les impies! » lui cria le proconsul. Levant au ciel ses mains tremblantes et décharnées, Polycarpe dit : « Oui, maudissez les impies! — Maudis le Christ! — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, sans qu'il m'ait fait aucun mal, comment pourrais-je maudire mon Roi et mon Sauveur? — Je vais t'exposer aux bêtes ou te faire brûler. — Ce que tu veux faire, fais-le vite. » Les jeux étaient finis, on le condamna à périr par le feu, et le courageux athlète, entonnant un cantique d'action de grâces sous une voûte de flammes, rendit pieusement son âme à Dieu. Polycarpe avait été disciple de saint Jean et maître de saint Irénée.

Samedi 5 mai.

Nous lisons dans l'histoire de l'Église que, dès l'origine, la célébration de la Pâque eut le privilège de passionner vivement les Orientaux. Ce que je sais, c'est qu'elle y est encore la plus enthousiaste des fêtes chrétiennes. On l'appelle la *Lampri* ou la *Brillante*. Les Quartodécimans prétendaient que

l'apôtre Jean en avait réglé la date. Je doute fort qu'il en ait jamais prévu les détails accessoires et les curieux préparatifs dont nous sommes témoins. La Pâque de l'Église grecque tombe demain.

Dans les rues, c'est un encombrement général d'agneaux peints de toute couleur. Plus de quinze mille seront vendus avant ce soir. D'autres arrivent comme colis de chemin de fer, les pattes liées, et portant au cou, sur une faveur bleue, jaune ou rouge, un mot sympathique de celui qui envoie le gracieux présent. Pas une famille dans l'Église grecque où l'agneau pascal ne soit immolé. Mais avant de tomber sous le couteau fatal, comme la pauvre bête est choyée, gâtée et triomphalement conduite de porte en porte chez tous les amis ! On l'orne de bandelettes, on ajoute encore de nouvelles nuances à sa toison, on la nourrit de pommes, de roses, de gâteaux, à quoi elle préfère, avec beaucoup de sens, l'herbe fraîche de la pelouse où on lui permet de gambader. Tout père de famille, si pauvre soit-il, ménage de longue main son argent pour avoir ce jour-là un agneau. *Kyrie pappá, epistrepse, ela edhó!* me crie un marchand d'antiquités qui veut me faire entrer dans sa boutique. Je m'arrête et je l'écoute, car il fait passer toute son âme dans sa supplication. « Achète-moi cette statuette si jolie, dit-il, autrement je ne puis donner un agneau à mon fils. » Point d'agneau, point de Pâque. Va, mon enfant, tu auras un agneau. Et je donne ce qu'il demande au brave Grec, qui baise ma main en disant : *Icé kalos anthropos* : « Vous êtes

un brave homme. » Pendant ce temps un autre, moins obligeant, allège la poche de notre ami, M. Abac, d'une belle pipe en écume de mer qui fort malencontreusement laissait entrevoir un bout d'ambre tentateur. Ce n'est pas, j'espère, pour célébrer la Pâque qu'il a commis ce larcin. Chacun fait des affaires à sa façon.

La cathédrale grecque de Saint-Photin est littéralement envahie par la foule. Il est impossible d'y pénétrer. Tout le monde se tient debout et chante. Ce chœur de voix viriles, enfantines, discordantes, mais toutes pleines d'enthousiasme, a quelque chose d'émouvant. La liturgie grecque abuse des illuminations. C'est moins grave, mais plus populaire que chez nous. L'assistance parlant la langue de l'Église prend une part très active à ce qui se dit et presque à ce qui se fait. Dans les rues on nettoie des armes à feu. Les riches achètent de la poudre. Dès cette nuit, et durant trois jours, depuis Smyrne jusqu'à Constantinople, dans les îles, sur le littoral, partout, nous entendrons les fusils et les pistolets crier aux quatre vents du ciel : « Le Christ est ressuscité ! »

Nos dernières visites sont faites. Nous allons quitter Smyrne, ayant assez entrevu l'Asie Mineure pour désirer d'y revenir. Que de grandes et belles ruines à exhumer ici. Les savants peuvent se donner rendez-vous sur tant de sites encore inexplorés sur la côte et dans l'intérieur des terres. Avec de l'argent et du courage, ils n'auront pas de déceptions.

Le P. Bernard nous a accompagnés à bord du bateau. De son caïque qui s'éloigne, il nous salue aussi longtemps qu'il peut nous voir. Braves cœurs, que tous ces missionnaires? Ils acceptent l'exil pour la cause de Dieu, mais n'en sentent pas moins le tourment de vivre loin de la patrie! A mesure que notre bateau s'éloigne, le panorama de Smyrne devient ravissant. Du bord de la mer où elle s'étend, la grande cité se relève en pente douce vers le Pagus couronné de ruines. Le quartier turc, vu à distance, est superbe, avec ses coupes, ses minarets et ses grands cyprès. Peu à peu tout cela disparaît. Les grandes montagnes seules se dessinent au fond du paysage, c'est le Sipyle, le Trône de Pélops, le Tmolus et, plus près de nous, les Deux-Frères. Le soleil couchant dore leur cime. La mer est calme comme un vaste lac.

Dimanche 6 mai.

Mitylène, l'ancienne Lesbos, fameuse aujourd'hui par son vin, son blé et ses huîtres, autrefois par la corruption de ses mœurs et la splendeur de ses édifices, est derrière nous.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.

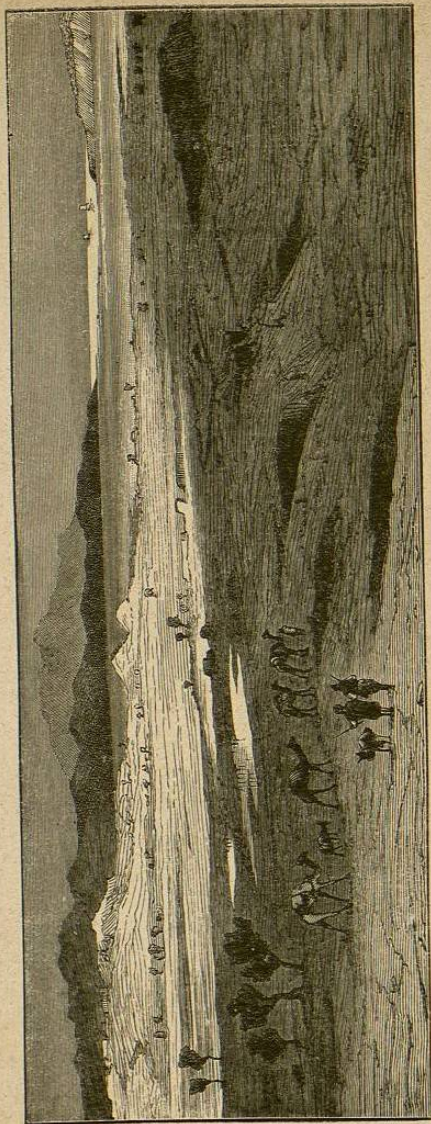
La patrie de Sapho, d'Alcée, de Théophraste et de tant d'autres célébrités dans la poésie, les

lettres et les arts, avec sa gracieuse capitale échaudée sur une hauteur, ses maisons peintes de couleurs variées, et ses fortifications du moyen âge, méritait d'être vue de plus près. Saint Paul y passa en venant d'Assos, ce petit port de l'Asie proconsulaire que nous pouvons entrevoir encore. On le nomme aujourd'hui Berahm. Nous lisons au livre des Actes que l'Apôtre alla à pied de Troade à Assos, tandis que ses compagnons, partant en même temps que lui, s'y rendirent par mer en doublant le cap Lectum, où nous serons bientôt. Il est difficile de dire à quel sentiment obéit Paul en prenant seul la route de terre, qui, à vrai dire, était la plus courte, puisqu'elle se trouve en ligne droite, mais aussi la plus fatigante, puisqu'il fallait la faire à pied. Voulut-il permettre à quelques amis de l'accompagner? Désira-t-il être seul un moment? Espéra-t-il avoir l'occasion de jeter ou de raviver la bonne semence sur sa route? C'est possible. Après lui que de pèlerins ont voulu suivre pieusement à travers les collines de la Troade le chemin qu'il avait parcouru! Six heures suffirent pour cela.

Les ruines d'Assos sont remarquables. De nombreuses colonnes finement sculptées et de la plus belle époque, une rue des Tombeaux, des remparts en blocs de granit liés sans ciment, y intéressent les touristes. La porte par laquelle Paul entra dans la ville est toujours debout. Sa construction semble antérieure à l'introduction de l'arc dans l'architecture grecque, et elle pourrait bien remonter à

plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ. De la mer on voit l'acropole, autour de laquelle la ville était bâtie. Dans le lointain, l'Ida élève sa cime sombre et boisée. C'est sous ses ombrages que Pâris aurait rendu le jugement dont Minerve et Junon furent si vivement irritées. On sait que le pâtre royal, en donnant à Vénus la pomme d'or destinée à la plus belle, assura la ruine de sa famille et de son pays. Quelques religieux vivent dans des cellules au sommet de l'Ida, et les paysans du voisinage y montent de temps en temps, poussés par un désir superstitieux d'y saluer le soleil levant.

Nous longeons la côte de la Troade, et je demande au capitaine de me montrer Eski-Istamboul, l'ancienne Alexandrie. Tout homme d'Europe qui passe par là devrait savoir où est ce pays et le saluer avec respect, car il a été le théâtre d'un événement décisif dans l'histoire des peuples d'occident. Le capitaine ignore et le lieu et la chose. A Troas Paul, une nuit, eut la vision du Macédonien qui, debout devant lui, le suppliait en disant : « Passe en Macédoine, et aide-nous. » Cet homme moitié grec et moitié barbare était la personnification symbolique du vieux et du nouveau monde, de toutes les nations attendant un sauveur et appelant de leurs supplications désespérées le secours mystérieux qui devait venir de l'Orient. Le suprême cri de détresse passant par la bouche du Macédonien fut entendu, et le Sauveur vint à la vieille humanité aveugle et percluse, le pieux sa-



Vol. III, p. 171.

Port d'Alexandrie de Troade.

maritain recueillit dans ses bras le voyageur dévalisé qui, après avoir remué toutes les forces de la pensée et de la matière, n'en mourait pas moins de faiblesse, de désespoir et de misère sur la route où les fausses religions étaient passées sans le consoler.

Comme pour nous faire plaisir, le bateau se rapproche sensiblement de la côte. Nous sommes à peine à un mille du petit port d'Eski-Istamboul. Les navires y affluaient jadis. Aujourd'hui les sables ont envahi cette anse déserte. Quelques colonnes de granit portant la trace d'amarres se voient sur la rive. La felouque qui emmena Paul vers l'Europe y fut attachée. Ma main montre avec respect et mon œil regarde avec amour le point d'où elle mit à la voile. A travers de hautes broussailles, les restes d'un vaste gymnase émergent en arceaux d'inégale grandeur. Un pli de terrain laisse soupçonner l'hémicycle d'un grand théâtre. Quelques barques de pêcheurs avec leurs blanches voiles sillonnent les flots. Par leur forme gracieuse, elles rappellent les navires aux proues et aux poupes recourbées de la Grèce antique.

C'est aujourd'hui dimanche. A pareil jour de la semaine, Paul donna ici une dernière conférence à la jeune église de Troas. On y rompit le pain eucharistique, ce que nous n'aurons pas le bonheur de faire nous-mêmes, car le navire n'a rien de ce qu'il faut pour cela; on y écouta très longuement la parole de l'Apôtre, plaisir que je me donne en relisant une de ses immortelles épîtres. Parmi ses

auditeurs, un jeune homme appelé Eutyque, ayant pris place sur une fenêtre ouverte, soit qu'il n'en eût pas trouvé ailleurs, soit qu'il fût incommodé par la chaleur de l'appartement, s'endormit et tomba du troisième étage en bas. On le releva mort. Paul s'étendit sur lui et, en l'embrassant, le ressuscita. Quels dormeurs et quels morts nous sommes nous-mêmes, si je compare notre vie à celle des lutteurs de cette glorieuse époque, et que Paul ferait bien, dans une étreinte d'apôtre et de père, de nous ressusciter !

L'île aux teintes grises que nous avons à gauche est Ténédos, celle-là même où dans une feinte retraite allèrent se cacher les Grecs, pour mieux surprendre Troie, la ville imprenable.

Est in conspectu Tenedos notissima fama.

De ses rives escarpées vinrent, au dire de Virgile, les deux affreux serpents qui dévorèrent Laocoon et ses deux fils.

*Ecce autem gemini a Tenedo, tranquilla per alta,
Horresco referens, immensis orbibus angues
Incumbunt pelago, etc.*

La ville est pourtant jolie. Ses maisons blanches et jaunes groupées au pied de la montagne, le château fort où se promènent deux ou trois soldats, des moulins à vent au nord et au sud, un trou-

peau de chèvres, des gens qui gravissent la colline et viennent de l'office divin avec leurs habits de fête, des salves répétées de petite artillerie sur la place publique, à l'occasion des solennités pascales, tout contribue à rendre le paysage fort animé. Nous en jouissons à l'aise, car le bateau stationne ici quelques heures. Entre l'île et la côte, fort rapprochées l'une de l'autre, se dresse un rocher avec un phare.

Les rives que nous côtoyons maintenant sont celles-là même que le génie d'Homère s'est plu à célébrer. Un premier tumulus sans nom se détache sur des terres couvertes de verdure. Puis la côte devient abrupte. La mythologie supposait qu'Hésione, la fille de Laomédon, avait été exposée sur ces falaises. Hercule la délivra en tuant le monstre marin. Agamia, par son nom même, consacre le souvenir de ces vieilles légendes. Le promontoire de Sigée, aujourd'hui la Pointe des Janissaires, abrita la flotte des Grecs et fut témoin du drame qu'on appelle la guerre de Troie. Deux tumuli très rapprochés l'un de l'autre portent le nom d'Achille et de Patrocle. D'après Homère¹, on pourrait croire que les deux amis furent ensevelis dans un même tombeau. Celui dit de Patrocle, et qui est peut-être celui d'Antiloque, est le moins rapproché du rivage. Celui d'Achille a été fouillé, mais, au désespoir des chercheurs, il ne s'y est rien trouvé, pas même l'urne d'or offerte par Thétis pour recevoir

¹ Odyssée, xxiv, 76.